Document généré le 19 avr. 2024 14:17

Anthropologie et Sociétés

Christopher HERBERT : Culture and Anomie, Chicago, University of Chicago Press, 1991, 343 p., index.

Robert Beauchemin

Volume 17, numéro 3, 1993

Masques démasqués

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015284ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015284ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beauchemin, R. (1993). Compte rendu de [Christopher HERBERT : Culture and Anomie, Chicago, University of Chicago Press, 1991, 343 p., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *17*(3), 167–169. https://doi.org/10.7202/015284ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

marché libre se situe dans la logique de développement socialiste, maintenant que sont corrigées les erreurs des cliques précédentes. Ce genre d'apologie montre que la réflexion sur le changement social n'a pas que des déterminants intellectuels et que les séminaires organisés par les grands organismes internationaux appartiennent à la politique plus qu'à la recherche académique.

Bref, ce livre ne fera pas époque. On peut penser que quelques-uns des chapitres attireront l'attention, mais qui recherche une stimulation intellectuelle pourra sans regret aller voir ailleurs. Cependant, on aurait tort de négliger totalement ce livre : je soupçonne qu'il indique bien l'état navrant de la réflexion internationale sur la pauvreté, le progrès et le développement.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Christopher HERBERT : *Culture and Anomie*, Chicago, University of Chicago Press, 1991, 343 p., index.

Culture and Anomie est un ouvrage épistémologique dans lequel l'auteur fait le point sur la prééminence du concept de culture et, par extension, son influence sur l'anthropologie. Inscrit dans l'usage rhétorique du terme soi-disant neutre de « sciences sociales », le concept de culture indique principalement l'interaction entre des phénomènes sociaux. Par conséquent, le poids historique de « culture » nous entraîne dans un débat dont l'ambiguïté ne peut que mener à l'entrechoc constant des définitions.

Voilà donc l'essentiel de ce projet : ouvrir une enquête sur l'émergence historique de l'idée moderne de « culture » et analyser de manière critique les associations perplexes et implicites dans l'usage du terme. On serait tenté de penser au Foucault des *Mots et des Choses*.

Herbert mène une réflexion teintée de scepticisme où l'idée de « culture » est, insiste-t-il, une fiction statistique. De là l'urgence de l'analyse historique. Quelles sont les influences qui ont donné forme à ce projet ? Pourquoi une idée aussi problématique et floue, un concept vulnérable à d'aussi multiples objections, un concept qui mène en pratique à des résultats aussi scientifiquement douteux a-t-il encore une grande autorité ? À quelles influences obéit-il ?

La qualité essentiellement équivoque de la doctrine de culture, supposée être fondée sur l'observation minutieuse des détails, se meut pourtant dans un monde que Foucault appelle celui des « pseudo-entités » où nul positivisme ne peut être reconnu et où rien de visible n'est identifié. Aussi, estime l'auteur, puisque le concept de culture, autour duquel s'articulent tant de débats clés, est gonflé d'incohérences logiques, il convient de s'interroger sur son émergence comme noyau central d'une certaine théorie scientifique. Cette question peut être approchée en reconnaissant la culture comme un artefact de l'histoire des idées, donc comme une « chose provisoire chargée d'un poids idéologique et d'associations inconscientes spécifiques à des circonstances historiques particulières plutôt qu'à une vérité éternelle ».

Le postulat adopté dans cet ouvrage est le suivant : l'idée de « culture » est entrée de manière définitive dans le vocabulaire de la tradition littéraire anglaise au début du dix-

neuvième siècle. Cette idée est au centre d'un long cheminement intellectuel dont les racines plongent dans la critique sociale apparue à cette époque par suite des effets avilissants de l'industrialisation naissante. La culture se voulait un idéal harmonieux de perfectionnement individuel et collectif. Peu à peu, et sans raison précise, l'idée en vint à couvrir un sens ethnographique plus large dans ce que Edmund Tylor appella « l'idée d'un mode de vie comme méthode intellectuelle ».

Évoquant tour à tour Raymond Williams, Ruth Benedict et Clifford Geertz, Herbert s'en prend à cette « méthode intellectuelle », à cette émergence d'une manière de penser qui n'est pas consciente d'elle-même comme tradition et qui n'est pas affiliée à un ensemble de discours philosophiques. Par voie de conséquence, la méthode de l'auteur diffère des habituelles « histoires des idées ». En effet, il ne s'agit pas pour lui de mettre en lumière une argumentation explicite mais une argumentation non explicite dans laquelle les idées donnent sa forme au texte sans jamais apparaître. L'analogie qu'utilise Herbert est celle de la réflexion oblique d'une planète invisible sur un objet visible. Il s'inspire d'une proposition qu'il emprunte à Ludwig Fleck dans laquelle les théories scientifiques existeraient dans un état larvaire de proto-idées et auraient un caractère superstitieux. Elles prendraient corps non pas dans un discours logique mais dans des métaphores. L'auteur se penche sur une analyse de textes du dix-neuvième siècle afin, dit-il, d'évaluer cet argument et de l'appliquer à un problème particulier de l'histoire intellectuelle.

Le premier chapitre présente la thèse de l'auteur de manière compréhensive : la pensée culturaliste a émergé d'un mouvement de contestation de la théorie « du péché originel », théorie où l'ordre social dépend de l'imposition de moyens de contrôle sur les « désirs humains, infinis et anarchiques ». Le concept d'anomie qui donne son titre au livre est affilié à cette idée et symbolise le rapport étroit entre culture et péché originel, deux thèses opposées qui se sont trouvées rassemblées dans un courant de pensée qui fut populaire au début de la tradition intellectuelle britannique.

L'économie politique est définie, dans le second chapitre, en tant que réponse soutenue à cet état de désirs sans fin et pose les balises d'un modèle culturaliste.

Le chapitre suivant se penche sur une série de textes que l'auteur appelle « missionary ethnographies » (essentiellement des monographies sur la Polynésie de l'âge victorien). Le but de cet exercice est de démontrer le développement historique du lien entre la théorie de la culture et « the risky personal observation ». Le même thème est exploité dans le quatrième chapitre mais poussé plus loin. Cette fois, c'est l'œuvre de Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, qui sert l'argument de l'auteur, selon lequel on rencontre dans cette œuvre, du reste bien analysée, les contradictions insurmontables du modèle ethnographique moderne.

Le roman *Doctor Thorne* (1858) de l'écrivain Anthony Trollope est au centre du chapitre cinquième pour montrer comment s'articule le conflit entre les normes de la « sensibilité victorienne » et la pensée culturaliste émergente.

Dans un ouvrage qui veut embrasser toute une tradition scientifique, l'auteur ne manque pas de courage. Érudite, bien menée et d'un dynamisme littéraire surprenant pour le genre, l'enquête effectuée par Herbert a tout de même la modestie de reconnaître ses limites méthodologiques. La narration manque de logique et l'analyse n'offre aucune explication fondamentale au-delà de l'analyse historique. Mais ceci, l'auteur en convient, ne devrait pas l'empêcher de formuler la question, et d'en tracer le portrait intellectuel, sa continuité et sa pertinence à notre époque. La « preuve », insiste-t-il, est une « figure de style », un construit rhétorique qui découle de la logique circulaire. Alors pourquoi donc résister à cette manœuvre puisque c'est à ces dilemmes que nous a conviés l'imaginaire ethnographique dès ses débuts. Les systèmes philosophiques et scientifiques sont, comme le suggérait Adam

Smith, « sans exception des machines imaginaires destinées à d'élégantes démonstrations esthétiques »[1].

Robert Beauchemin
Département d'anthropologie
Université de Montréal

1. Adam Smith, *The Wealth of Nations*, Chicago, University of Chicago Press, 1976 (éd. originale 1776).

Eric HOBSBAWM : *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1992, 247 p., index.

Nombreux ont été les travaux traitant de la nation et du nationalisme au cours des vingt-cinq dernières années. S'il faut surtout retenir ceux de A.D. Smith, Hroch, Gellner et Anderson, en voici un qui fera œuvre d'anthologie. Ce livre est le fruit de six conférences prononcées sur ces notions[1] qui captivent l'attention de l'intellectuel et l'émotion du patriote. Le deuxième sera sans doute déçu par la désinvolture et l'ironie de l'historien, pouvant se sentir même pris à partie : il en est tout autrement toutefois pour celui qui s'intéresse à la phénoménologie et aux manifestations multiples de l'ethnonationalisme. C'est l'évolution, ou plutôt la transformation du sens attribué au concept de nation, mais aussi des sentiments correspondants, qui intéresse avant tout Hobsbawm. Il s'avère difficile de parler d'évolution car les nombreux sens et correspondances (langue de culture, religion, territoire, race, lignage...) attribués ici et là à travers les âges et les cultures ne sont pas toujours en relation de causalité linéaire, relevant plutôt de récupérations contingentes.

L'ontogenèse d'un concept on ne peut plus polysémique, qui se réfère tantôt à la vague notion de peuple, et tantôt au patronyme (en Acadie), à la communauté politique (États de l'ancien empire ottoman), voire à un seul individu — l'étranger — comme l'atteste une des acceptions espagnoles d'avant 1884, est bien difficile à saisir. Les corrélations semblent provenir d'opinions personnelles ou d'une idéologie instrumentale. Alors que pour Euripide « peuple et langue n'avaient aucun rapport » (p. 79), Hérodote était déjà convaincu de l'idée primordialiste qui fait des Grecs un peuple parce que « [...] unis par la langue et par le sang, les sanctuaires et les sacrifices communs » (p. 78). Les contours de l'ethnicité politique sont ajustables comme le suggérait si justement Barth, et les aléas d'une entité supranaturelle aussi maniable que la nation nous le montrent bien.

L'auteur ne manifeste pas vraiment un souci de théorisation — il est historien après tout —, son travail étant surtout empirique. Alors qu'il consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle le « protonationalisme populaire », Hobsbawm ne sent pas le besoin de s'attarder à son « type idéal » du nationalisme — ce sur quoi Gellner s'est déjà penché —, peut-être parce qu'il s'avère impossible de l'établir. L'ouvrage ne demeure pas moins instructif pour autant, en faisant défiler les moments de forte identification à la communauté — politique d'abord et nationale ensuite — lesquels diffèrent d'un contexte à l'autre ; nous en sortons avec l'intime conviction qu'une telle monade que l'on veut nous faire croire réelle, relève d'une pure métaphysique politique, « [...] l'oubli, [voire] l'erreur historique [étant] un facteur essentiel de la formation d'une nation » (p. 24), comme le soulignait Renan au temps du « protonationalisme populaire ».

1. À la Queen's University de Belfast en mai 1985.